

MARC 5,25-34

*Paroisses de Chavannes et de St Sulpice
Lausanne, 16 Juillet 2006*

«Ma fille, ta foi t'a sauvée»

Chers frères et sœurs en Jésus Christ, je suis très heureuse d'être parmi vous ce matin. Je voudrais exprimer ma gratitude à Emmanuelle Steffek et au conseil de la paroisse qui m'ont donné l'occasion de partager avec vous la parole de Dieu aujourd'hui, et je rends grâce au Seigneur qui a permis que cela soit possible.

Le texte de prédication est pris de l'évangile de Marc au chapitre 5, des versets 25-34.

C'est un texte un peu curieux, qui met en scène, de façon caractéristique, tout le monde : une femme malade, les médecins, la société que l'on peut assimiler dans une certaine mesure à la foule, Jésus et les disciples. Le problème est celui de la maladie dite incurable de la femme ; mais, elle sera guéri et libérée à la fin du récit. La question qui va nous intéresser dans ce récit n'est pas seulement celle de cette maladie incurable qui est soignée à la fin du récit, mais aussi le rapport de cette maladie aux autres maladies contemporaines pour lesquelles la science n'a pas encore trouvé de médicament? Le texte ne nous invite-il pas à comprendre que la guérison n'est pas seulement le fruit des connaissances ou des compétences scientifiques et médicales, mais surtout le fruit de l'attitude à la fois de la malade et de son entourage? Au regard de l'expérience de la femme hémorragique, peut-on avoir des raisons d'espérer guérir de nos multiples maux incurables?

Le récit de la femme à la perte de sang est connu des trois

évangélistes. Mais Marc la décrit brièvement au verset 25: c'est une perte de sang qui dure. Le texte ne mentionne pas de quel type d'hémorragie souffre cette malade, mais on postule, que la perte sanguine est issue de son organe sexuel. En référence à Lévitique 15,19-30, on sait que ce type d'anomalie était de nature à rendre impur la personne sujette, ainsi que toute personne qui entrait en contact avec elle. Si le texte est avare de détails sur la maladie, il insiste sur ses manifestations ainsi que sur ses conséquences multidimensionnelles.

Le verbe affligé est éloquent. Il signifie frapper durement, accabler d'un mal ou d'un malheur. La femme est atteinte d'un mal qui a des conséquences sur sa personne, elle ressent des douleurs multiformes. Le chiffre 12 qui indique le nombre d'année de sa maladie peut être pris dans son sens symbolique. S'il traduit « la totalité », nous comprenons que le texte voudrait bien mettre l'accent sur le fait que cette femme ait passé toute sa vie à gémir et à endurer son mal. En clair, il ne s'agit pas d'un mal ponctuel, mais d'une situation qui dure et qui fait désormais partir du quotidien de la malade. Mais, ses douleurs physiques sont doublées de plusieurs autres maux : l'état d'impureté que lui confère sa maladie l'empêche d'être avec les autres, elle est isolée. Autrement dit, elle est stigmatisée et rejetée par la société. Ce rejet fait donc d'elle un paria, une personne qui n'existe pas et nous pensons que le fait que cette femme soit anonyme, le fait qu'elle soit présentée sans référence à une famille quelconque comme c'est le cas avec le récit enchâssant (la fille de Jaïrus) de cette péripécie traduit bien cette idée.

Un autre indice qui, dans le texte rend compte de la situation de stigmatisée de cette femme est bien l'utilisation des adjectifs craintive ou effrayée et tremblante au verset 33. Ces adjectifs présentent l'état psychologique de la personne : c'est une personne frustrée. Les disciples ont quelques peu raison de considérer que leur maître pose une question ridicule car, dans une

foule, les personnes se touchent inévitablement les unes les autres sans en prendre conscience. La femme se sent coupable et panique parce qu'elle entretient une psychose depuis de longue date, aussi parce qu'elle est consciente d'avoir posé un acte interdit. En somme, la femme anonyme est physiquement, socialement et psychiquement malade. Mais la liste de ses maux s'allonge.

Le verset 26 présente sa situation économique et financière. Cette situation a évolué, car sa richesse s'est envolée avec le temps. C'était une femme riche, qui a eu les moyens de se payer le recours à des médecins. Notons qu'à l'époque, c'était un luxe et un signe de bien être économique, que de pouvoir se faire suivre par un médecin¹. Cette mention de la richesse antérieure de la femme traduit bien le fait que la maladie n'est pas liée à une classe particulière de personne, elle peut attraper n'importe qui. Le ton du récit est significatif : « elle avait beaucoup souffert du fait de nombreux médecin » (v.27). Il s'agit ici d'une critique à l'égard du corps médical qui a une part de responsabilité dans la souffrance financière de la femme : l'aurait-on fait dépenser plus qu'il n'en fallait pour les soins apportés ? Serons-nous ici dans une situation d'escroquerie ou d'incompétence ? Le texte nous dit qu'après avoir tout dépensé, elle était non seulement sans amélioration, mais sa situation s'empirait davantage (5,26).

La malheureuse ruinée est obligée d'adopter l'attitude prise par les pauvres de l'époque en cas de maladie, celle qui consistait à recourir aux guérisseurs. Ayant donc entendue parler de Jésus comme un exorciste et un thaumaturge particulièrement bon, elle s'oriente vers lui (v.27). Mais, elle n'ose même pas présenter son cas et s'introduit frauduleusement.

¹ Cf. Etienne TROCMÉ, *l'évangile selon saint Marc*, Genève, Labor et Fides, 2000, p. 151.

Elle sera guérie par un contact simple avec le vêtement de Jésus. Le scénario qui tourne autour de la question de Jésus est très intéressant. La femme malade s'est comportée comme il ne le fallait pas, elle se dévoile et Jésus adopte l'attitude qu'un bon juif de cette époque n'aurait eu : à la question de Jésus de savoir qui l'a touché, elle reste terrorisée parce qu'elle avait l'habitude d'être exclue et traitée sans ménagement. Après avoir donc tout avoué à Jésus, celui-ci, loin de s'irriter la traite avec douceur en l'appelant affectueusement « ma fille »², et en lui confirmant que sa guérison est définitive (v.34).

Chers frères et sœurs en Jésus Christ, relevons que la guérison de la femme atteinte de perte de sang n'est pas à prendre dans son sens purement magique. La guérison de la femme hémorragique ne vient pas d'une force qu'il faut rechercher sur les objets, par exemple, ceux utilisés par Jésus. Il y a des personnes qui pensent que des objets ayant des liens avec Jésus comme la Bible, utilisée comme un talisman, peuvent les délivrer des puissances du mal. Ici, c'est la puissance de Dieu qui se trouve en Jésus Christ qui a été à l'origine de la guérison : un certain nombre de conditions ont été remplis pour que cela se produise, et Jésus a bien raison de déclarer : « ta foi t'a sauvé ». Si nous disons que la guérison n'est pas à prendre dans un sens purement magique, c'est en réalité parce que nous voulons mettre en exergue aussi, la responsabilité des autres, à la fois dans la souffrance et dans la guérison. Donner à cette libération un caractère purement magique serait, dédouaner l'être humain de sa responsabilité, de sa participation et de son aide au travail de libération de son semblable.

Alors, pour que la femme malade soit libérée, il a fallu un engagement de sa part, ainsi que l'engagement des autres compris dans la personne de Jésus et, les hommes et les femmes qui

² Voir aussi Etienne TROCMÉ, op. cit.p152.

suivent Jésus, les chrétiens que nous sommes sont appelés à l'imiter.

La libération de la femme vient d'abord de son courage et de son aptitude à oser, à oser violer des lois qui tuent : en se mêlant frauduleusement à la foule, elle brise le tabou de l'impureté.

Remarquons que, dans chaque miracle de Jésus, il y a en quelque sorte deux pôles : la réceptivité du malade et l'activité du sauveur. Autrement dit, Jésus est celui qui prend la part la plus active dans le processus qui mène à la libération ou à la guérison: A Bethesda (Jn5) où Jésus doit réveiller chez l'impotent jusqu'à la volonté de la guérison, et dans les résurrections de morts, la réceptivité humaine est au minimum et l'activité de Jésus au plus haut degré d'initiative. Dans le cas présent, c'est l'inverse. Jésus est comme passif et la femme lui arrache en quelque sorte la guérison³.

Le courage et la volonté de la femme sont appuyés par l'action de Jésus, laquelle prend le contre-pied de ce qu'on aurait attendu. Il fait fi de la situation d'impureté de la femme et, au lieu de lui reprocher sa malignité, la traite affectueusement. La compassion de Jésus à l'égard de la femme est celle qu'il a toujours manifestée aux malades et aux souffrants. La parole de Dieu ne nous convie-t-elle pas, nous qui nous définissons comme chrétien à nous ouvrir les uns aux autres? En réalité, cette femme à la perte de sang, c'est chacun de nous, dans sa particulière maladie incurable qui peut se définir aussi comme étant le rejet des autres, l'agressivité, l'esprit de suffisance, la fermeture, l'indifférence etc...

³ Louis BONNET, *Le Nouveau Testament expliqué 1 : Matthieu, Marc, Luc*, édition revue et augmentée par Alfred SCHROEDER, St Léger, Emmaüs, 1985, p. 343.

Au delà des individus, nos sociétés sont malades, plus malades encore depuis cet avènement de la mondialisation qui semble supprimer tous les interdits, même ceux du mal et de la mort. Par exemple, au terrorisme, on applique le terrorisme: à la violence la violence. Devant la souffrance de l'autre, on s'évade: on n'est pas très porté à compatir, à aller vers l'autre ou à s'ouvrir.

La foi et l'audace de cette femme hémorragique lui a permis de sortir d'elle, de braver les interdits qui écrasent et réduisent à néant tous les projets de vie. C'est une foi, une confiance, une audace qui refusent les enfermements, les impasses; les prisons où la maladie et les autres nous placent; mais aussi les prisons que nous nous fabriquons et dans lesquelles nous nous enfermons nous-mêmes. C'est une foi, une confiance qui ne baisse jamais les bras, elle relève et remet debout celui ou celle qui est écrasé, fatigué, usé par la maladie ou par le malheur. C'est une foi, une confiance qui n'est pas raisonnable, c'est vrai; mais une foi qui persévère dans les situations perdues.

Et Jésus dans tout ce scénario ne juge pas la qualité de la déclaration de foi; mais il regarde au cœur qui pousse au geste, il s'intéresse à l'audace, au courage de vivre. Sa volonté de savoir exactement ce qui s'est passé, ou plutôt qui a touché son vêtement, lui permet d'établir cette relation de confiance qui est forcément une relation personnelle; une relation qui n'a plus rien à voir avec la magie.

Bien aimés en Jésus Christ, cette femme qui a couru les médecins, mais qui a sans doute perdu toute confiance en eux, quitte sa prison, non pour un médecin, mais pour un pouvoir nouveau dont elle croit qu'il la guérira. Ce pouvoir, grâce à Jésus, prend alors un visage, une voix; ce pouvoir anonyme et surnaturel devient personnel; c'est un regard d'amour, un face à face qui assure la délivrance en donnant la paix.

«Ma fille, ta foi t'a sauvée»

Amen